

Tangence

Solaris de Stanislas Lem : la modélisation mathématique et la récursivité dans la figure de la communication impossible

Véronique Tremblay

Littérature et mathématiques
Number 68, Winter 2002

URI: id.erudit.org/iderudit/008249ar

DOI: [10.7202/008249ar](https://doi.org/10.7202/008249ar)

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Tangence

ISSN 0226-9554 (print)
1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, V. (2002). Solaris de Stanislas Lem : la modélisation mathématique et la récursivité dans la figure de la communication impossible. *Tangence*, (68), 77–88. doi:10.7202/008249ar

Tous droits réservés © Tangence, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]

The logo for Érudit, featuring the word "érudit" in a bold, red, sans-serif font. The letter "é" has a distinctive red accent mark above it.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

Solaris de Stanislas Lem : la modélisation mathématique et la récursivité dans la figure de la communication impossible

Véronique Tremblay, Université Laval

Solaris, de Stanislas Lem, explore le motif structurel de la fermeture des systèmes de référence. En effet, cette histoire de communication impossible entre des explorateurs humains et une planète (peut-être) intelligente donne à voir des médiations qui ressortissent à la récursivité ainsi qu'à la modélisation mathématique. De plus, cette fermeture encyclopédique que l'on retrouve à tous les niveaux du texte fonde, dans une large mesure, le genre science-fictionnel, comme l'a démontré Marc Angenot dans son article « Le paradigme absent. Éléments d'une sémiotique de la science-fiction ».

Pour l'amour du ciel, que quelqu'un nous envoie
un anthropologue martien.

John Brunner, *Tous à Zanzibar*

« Un certain scepticisme quant aux limites du savoir est apparu en SF et nulle part plus subtilement que dans l'œuvre du polonais Stanislas Lem. La vaine construction de paradigmes, le travail de Sisyphe de la dénomination, tel est le thème central de *Solaris*¹ ». Ce roman, le plus connu sans doute de ceux de Lem, explore en effet les limites du savoir et développe une réflexion sur la possibilité de connaître un univers extra-terrestre foncièrement différent du nôtre. J'aimerais tenter ici de mettre en évidence les

1. Marc Angenot, « Le paradigme absent. Éléments d'une sémiotique de la science-fiction », dans *Poétique*, Paris, n° 33, février 1978, p. 84. Désormais, les références à cet article seront indiquées par le sigle *PA*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

notions mathématiques qui sous-tendent ces motifs et la façon dont elles orientent le texte.

Solaris est le récit d'une communication impossible, que des médiatisations infranchissables condamnent à l'échec. Ces médiations ont en outre une dimension mathématique dans la mesure où, on le verra, il est possible de reconnaître des manifestations de la récursivité. En même temps, le thème de la communication impossible peut être abordé à l'aide du concept de modèle mathématique, ce que montre l'examen de cas limites comme celui de la planète *Solaris*. Ainsi, bien que le roman exprime d'abord l'impossibilité du contact, l'étanchéité des systèmes de référence est un second motif structurel d'importance. Cette notion de fermeture, on le verra, coïncide avec celle de paradigme absent qu'a développée, en particulier, Marc Angenot. Ce dernier a montré que les réseaux sémantiques de la science-fiction, qui se veulent extérieurs à notre système de référence, sont, en fait, partiellement absents (ou, à la limite, inexistantes), le texte ne pouvant que les suggérer. L'écart entre les systèmes de référence donne également à voir des phénomènes de récursivité car, en empêchant la communication, il a pour effet de rendre récursive l'idée que les protagonistes se font les uns des autres, manifestant ainsi une rigueur toute mathématique.

La planète *Solaris* demeure un mystère impénétrable jusqu'à la fin du roman. Aucune explication, aucune théorie ne parvient à rendre compte de ce qui s'y passe. En effet, elle est enveloppée d'un océan qui montre des signes certains d'intelligence : par exemple, il stabilise l'orbite complexe de la planète et possède une capacité mimétique prodigieuse. Cependant, le contact tant espéré entre les humains et l'océan solarien est impossible, puisque l'écart entre eux est tel que tous les moyens employés pour établir la communication échouent. Les humains en sont donc réduits à recueillir des données brutes sur la réalité physique incompréhensible de la planète et à bâtir des hypothèses invérifiables sur son fonctionnement, son intelligence et son savoir. La « solaristique », ou science du contact, ne parvient pas à dépasser le stade de la compilation des données et des hypothèses. Pourtant, l'océan semble lui aussi (et c'est là un autre signe qui amène à lui attribuer une conscience) vouloir établir un contact avec ses observateurs humains. Il produit en effet des créatures : des copies d'humains dont l'aspect et la personnalité ont été directement puisés dans les souvenirs des trois hommes en mission d'observation autour de *Solaris*. Ces créatures produites par l'océan sont des répliques exactes des proches avec

lesquels les personnages auraient vécu des événements traumatisants. Or ces clones de souvenirs ignorent qu'ils ont été créés par l'océan et ne savent ni la raison de leur existence ni ce qu'ils doivent accomplir en présence des humains. Bien que l'océan semble contrôler ses créatures, il n'en laisse rien voir et, tout comme les hommes dont elles sont issues, elles s'interrogent sur elles-mêmes. Ainsi, la proximité des hommes et des émissaires de l'océan ne fait que rendre le mystère plus inextricable en multipliant de ce fait les nouvelles données. Aussi bien l'océan que les humains essaient de communiquer, chacun par des moyens qui restent impénétrables à l'autre, et *Solaris* est le constat d'échec d'une logique humaine incapable d'aller au-delà de ce que son système de référence lui permet de concevoir.

Réversibilité

Malgré l'impossibilité du contact, les personnages et l'océan essaient, par de multiples moyens, de se rendre intelligible l'univers de l'autre. Ces tentatives sont récursives, dans la mesure où le message que l'on pense recevoir n'est jamais le même que celui qui a été émis et où la réponse que l'on envoie tient compte, non pas de ce que l'autre veut dire, mais de ce que l'on pense qu'il veut dire². On a donc ici l'exemple d'un phénomène récursif radical où la réponse et le message reçus réutilisent toujours les données d'un même univers épistémologique, créant un dialogue de sourds qui peut se poursuivre à l'infini. Les humains ont fait de multiples tentatives pour communiquer avec l'océan, sans jamais savoir si de telles tentatives étaient couronnées de succès, puisqu'ils ignorent si les manifestations de l'océan sont effectivement des réponses. Dans une communication « normale », où émetteurs et récepteurs partagent un même cadre de référence, il s'agit d'interpréter correctement des messages ; dans *Solaris*,

2. Une fonction est récursive lorsqu'elle s'applique à un des éléments qui entrent dans sa définition. La communication ne serait pas récursive si, à un message donné, correspondait un sens donné, ce qu'on pourrait symboliser par $f(m) = s$; on aurait alors $f(m_1) = s_1$, $f(m_2) = s_2$, etc. Dans *Solaris*, cependant, le sens d'une réponse (m_2) est lui-même fonction du sens qu'on a donné (conjecturalement) au message d'abord reçu (m_1), ce qui donne : $f(m_2) = f(f(m_1))$. On pourrait, dans une autre perspective (celle de la théorie des systèmes), concevoir ce phénomène comme un cas problématique de *feed-back* ; l'intention première de la planète échappe aux humains, qui n'ont d'autre choix que de lui en attribuer une par rétroaction.

l'absence d'un tel cadre fait en sorte que le statut du message qu'on reçoit fait lui-même l'objet d'interprétations incertaines. Il n'est jamais exclu, en effet, que l'on ait affaire à des phénomènes purement physiques, dénués d'intentionnalité. Les « réponses » des hommes présupposent que les manifestations de l'océan sont bien des messages (intentionnels), mais cette supposition est constamment frappée d'un doute radical, comme le montre éloquentement ce passage :

Les premiers essais de contact furent tentés par l'intermédiaire d'appareils électroniques spécialement conçus, qui transformaient les stimuli, émis bilatéralement. L'océan participa activement à ces opérations, puisqu'il façonna les appareils. Tout cela demeurait pourtant obscur. Qu'était exactement cette « participation » ? L'océan modifiait certains éléments des instruments immergés ; par conséquent, le rythme prévu des décharges était bouleversé et les appareils d'enregistrement reproduisaient une multitude de signaux, témoignages fragmentaires de quelque activité fantastique, échappant en fait à toute analyse³.

Un autre exemple frappant de récursivité est le contexte d'apparition des créatures *f* : le professeur Gibarian a décidé, un jour, d'exposer l'océan à un rayonnement gamma très intense. Quelques jours plus tard, les créatures *f* apparaissaient. On suppose ici que l'océan a voulu réagir à la stimulation en suscitant, en guise de réponse, trois créatures qui correspondent à des souvenirs des humains. Malheureusement, ces créatures sont si indésirables que les personnages veulent s'en débarrasser à tout prix, même si elles réapparaissent sans cesse. La « réponse » de l'océan à la tentative de stimulation peut être comprise comme hostile (en témoignent les réactions de Sartorius et Snaut qui essaient de faire disparaître leur créature), ou encore reçue comme une tentative de communication dénuée d'intentions négatives. Ce sera d'ailleurs ce que conclura le narrateur, car il verra, dans cet envoi d'une « copie » de sa fiancée décédée, une chance de recommencer une vie à deux. La réponse de l'océan est un signe qui se transforme totalement quand il passe d'un contexte à l'autre : peut-être l'océan voulait-il donner précisément la réponse que les hommes voulaient recevoir ? L'hypothèse reste en suspens.

3. Stanislas Lem, *Solaris* [1961], traduit du polonais par Jean-Michel Jasienko, Paris, Denoël, coll. « Présence du futur », 1966, p. 31. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *SOL*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

Dans les deux exemples, la situation est réursive. Les tentatives de contact proviennent d'un univers épistémologique particulier pour aboutir dans un second univers, où leur sens et même leur statut deviennent indécidables. Pour interpréter les messages (et même les identifier comme des messages), il faudrait pouvoir disposer du cadre de référence en fonction duquel ils ont été émis ; ce cadre, cependant, fait lui-même l'objet d'hypothèses et doit être interprété, sans espoir de confirmation. Dans l'univers où arrive le signe, il fait l'objet d'une interprétation, d'une médiation indéterminée, et dans ces tentatives de communication où il fait l'objet d'une interrogation radicale, l'interprétation dépend toujours de la tentative effectuée précédemment pour communiquer — en supposant, peut-être à tort, que l'on communique effectivement.

Modélisation mathématique

Le roman de Stanislas Lem remet en question l'idée que l'on puisse, à partir d'une réalité donnée, générer une représentation abstraite et mathématisée qui puisse l'expliquer. Dans une situation marquée par l'altérité et par des phénomènes radicalement étrangers, l'homme est confronté à ses propres limites en matière d'investigation du réel, investigation dont l'un des principaux modes est certainement la modélisation. Précisons d'emblée que l'idée de modèle, ici, n'a pas la même signification que dans le champ de l'axiomatique où il désigne les « différentes réalisations concrètes d'une axiomatique⁴ ». Le modèle mathématique sera considéré dans son acception la plus courante : une schématisation rassemblant différentes données en fonction des analogies formelles qu'elles présentent. Cette définition du modèle est présentée par Giorgio Israël, dans *La mathématisation du réel*⁵, comme « une forme de mathématique presque sans précédent, typique de notre siècle et présentant des caractéristiques distinctives très nettes par rapport aux formes de mathématisation antérieures » (*MR*, p. 11). On verra que cette forme de mathématisation, bien que récente, a toutefois ses limites, comme tend à le démontrer *Solaris*.

4. Robert Blanché, *L'axiomatique*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Initiation philosophique », 1959, p. 38.

5. Giorgio Israël, *La mathématisation du réel. Essai sur la modélisation mathématique*, Paris, Seuil, coll. « Science ouverte », 1996. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *MR*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

Les caractéristiques spécifiques de la modélisation mathématique sont essentiellement au nombre de deux. En premier lieu, le renoncement à toute tentative de parvenir à une image unifiée de la nature : un modèle mathématique est un fragment de mathématique appliqué à un fragment de réalité. Non seulement un seul modèle peut décrire différentes situations réelles, mais le même fragment de réalité peut être représenté à l'aide de modèles différents. En second lieu, la méthode fondamentale de la modélisation est l'« analogie mathématique » qui unifie, conjecturalement, tous les phénomènes qu'elle est censée représenter (MR, p. 11).

Cette définition montre comment le modèle mathématique doit s'abstraire des phénomènes expliqués. Le modèle, puisqu'il prétend montrer un fonctionnement particulier des structures formelles, se dissocie du sens concret des phénomènes étudiés et, plutôt que de produire une explication, expose les relations entre différents phénomènes qui ont en commun ce même fonctionnement. Ces relations formelles, ce sont les analogies mathématiques qui permettent de modéliser la réalité. Il convient de préciser que cette conception des modèles se situe dans le sillage d'une transformation du paradigme scientifique qui s'est amorcée, grosso modo, dans les années 1920. On découvre, vers cette époque, que les grandes explications généralisantes, telle que la mécanique de Newton, présupposent que la nature est ordonnée et, par là, ne rendent pas compte de sa complexité. Cette croyance s'estompe avec la popularisation des équations non linéaires qui ouvriront la voie à la mathématisation des phénomènes chaotiques. On voit alors se répandre l'idée suivant laquelle la nature est avant tout désordre et complexité. Ce changement de paradigme appelle des mathématiques plus spécialisées, moins généralisantes et plus rigoureuses.

L'œuvre de Stanislas Lem expose, dans sa problématique du contact impossible, les limites mêmes de tout modèle. Par ce biais, *Solaris* constitue aussi une critique d'une dimension essentielle de la science-fiction américaine des années 1950 : le cosmos peut toujours être exploré plus avant, et les extra-terrestres ont systématiquement une base commune de langage et de savoir avec les humains⁶, une base encyclopédique permettant une communication

6. Cette critique a aussi été formulée par Walter Meyers dans son ouvrage *Aliens and Linguist. Language Study and Science Fiction*, Athens, The University of Georgia Press, 1980.

qui n'est jamais réellement problématique. La situation imaginée par Lem montre que le champ des altérités possibles est très vaste et que, entre autres possibilités, l'homme pourrait un jour rencontrer l'inconnu sur son chemin. L'échec de la « solaristique » à établir un savoir certain sur l'océan montre que la modélisation est impossible dans ces cas extrêmes où l'inconnu est réellement intelligible. Pour pouvoir réaliser un modèle mathématique, il faut d'abord connaître le phénomène que l'on analyse. On doit, pour pouvoir relever les structures formelles d'une certaine réalité, être en mesure de déterminer quel est le sens intuitif que l'on prête à celle-ci. La modélisation, même si elle est par essence abstraite, pose nécessairement une correspondance de départ entre la réalité empirique et la formalisation. C'est en cela que, dans les cas limites, elle fait problème. En tentant de mettre en application une stratégie qu'on appellera isomorphique, en tentant de rendre compte de la réalité solarienne avec la logique humaine, la « solaristique » n'arrive qu'à échafauder un vaste édifice d'hypothèses, puisqu'il n'y a aucune analogie de départ qui puisse en étayer empiriquement la modélisation. Ce qui fera dire à Snaut, un des personnages, que l'homme ne recherche, dans sa volonté de contact, qu'à retrouver l'homme : « Nous ne voulons pas conquérir le cosmos, nous voulons seulement étendre la Terre jusqu'aux frontières du cosmos [...] Nous nous considérons comme les chevaliers du Saint-Contact. C'est un second mensonge. Nous ne recherchons que l'homme. Nous n'avons pas besoin d'autres mondes, nous avons besoin de miroir » (*SOL*, p. 91). La « solaristique » ne peut pas établir de modèles fiables puisque la logique humaine est fondamentalement insuffisante (ou inappropriée) pour comprendre l'univers inconnu de *Solaris*. Cependant, en bons scientifiques, les personnages de Lem construisent des modèles mathématiques, tout en sachant parfaitement qu'ils sont élaborés sur des hypothèses isomorphiques et tout en espérant que, parmi tous les modèles construits, il y en a un qui corresponde à la réalité : « Il serait très naturel, évidemment, de supposer que la symétriade est une « machine mathématique » de l'océan vivant, une représentation spatiale — à l'échelle de l'océan — des calculs qu'il exécute à des fins inconnues de nous ; mais personne, aujourd'hui, n'admet plus cette idée de Fermont » (*SOL*, p. 147).

Ainsi, la modélisation n'est pas toujours possible. Pour qu'elle le soit, il faut d'abord et avant tout connaître « intuitivement » les phénomènes étudiés. *Solaris* remet les pendules à l'heure et montre que les mathématiques et, par extension, les sciences ne peuvent

pas tout expliquer. À l'idée d'une progression infinie du savoir humain obtenue grâce à la science, idée qui a pu être véhiculée par la science-fiction des débuts, Stanislas Lem oppose l'idée d'une limite infranchissable, d'une clôture qui limite l'entendement humain au petit cercle de connaissances qu'il est en mesure de produire. La modélisation est caractérisée par la rigueur, mais ne peut être rigoureuse que si elle est basée sur des termes premiers connus. Contrairement à l'axiomatique qui peut déduire des relations et des postulats à partir de termes premiers qui sont vides de sens intuitif, la modélisation ne peut se baser sur des phénomènes possédant un minimum de valeur sémantique. Ainsi, la rigueur dans la modélisation mathématique consiste aussi à reconnaître le lieu où la science ne peut plus s'aventurer. C'est par cette volonté de rigueur que le procédé scientifique de la modélisation rejoint l'œuvre de Stanislas Lem. *Solaris*, paradoxalement, montre la limite de la modélisation (en mettant en contact deux systèmes de connaissance dont on ne peut tirer aucun schème commun), tout en manifestant, dans ses thèmes et ses structures, la même rigueur. Cette rigueur tient à ce que *Solaris*, contrairement aux romans de science-fiction traditionnels, maintient jusqu'à la fin la *tension* épistémologique, que Lem se refuse à résoudre par un happy-end qui viendrait miraculeusement (c'est-à-dire irrrationnellement) dissiper les mystères.

Le système dans lequel évoluent les personnages de ce roman et, par extension, le système dans lequel évolue le lecteur de science-fiction sont toujours fermés pour celui qui est à l'intérieur. On peut certes essayer de l'agrandir, mais une position objective, globalisante et extérieure à ce système est impossible. Ainsi, les personnages du roman n'ont à leur disposition, pour comprendre les mystères qui les entourent, que leurs moyens humains : « L'homme ne peut saisir que peu de choses à la fois ; nous voyons seulement ce qui se passe devant nous, ici et maintenant » (*SOL*, p. 148). La narration vient renforcer cette thématique de la fermeture, puisqu'elle est, selon la terminologie de Genette, intrahomodiégétique et ne permet pas d'autres perspectives sur le monde que celle du narrateur, Kelvin. À cette clôture narrative s'ajoute celle de la fiction que l'auteur a délibérément centrée sur le personnage principal, de sorte que le lecteur ne sait presque rien des personnages secondaires. Snaut et Sartorius ne révèlent pas leur histoire au narrateur, ils cachent même à sa vue les créatures *f* dont ils ont hérité. Ils ne révèlent rien du passé traumatisant qui a donné naissance aux créatures et évitent le sujet.

La fiction se centre donc sur le personnage principal et, dans la mesure où même les relations humaines sont limitées par la perception que l'on en a, elle représente une structure fermée. Cette fermeture est aussi celle des nombreux modalisants qui relativisent les hypothèses retrouvées dans les extraits des sommes solaristiques que le narrateur présente à quelques reprises dans le texte. Et si les auteurs de théories ont conscience que leur système de référence est insuffisant pour rendre compte des faits étudiés, ils savent aussi que la seule façon d'avoir accès à la réalité solarienne est de pouvoir sortir du système : « Cependant, quels que soient les développements et les améliorations apportés à la démonstration [...], la comparaison demeure faible ; en fait, ce n'est qu'une échappatoire, sinon une tromperie, puisque la symétriade ne ressemble à rien de ce qu'on a jamais vu sur Terre » (*SOL*, p. 147-148). La narration, l'organisation de la fiction, ainsi que la présence de modalisants concourent donc à montrer que, dans des cas comme celui de l'océan, la compréhension d'un système encyclopédique par le biais de ses analogies formelles avec le nôtre (ou avec n'importe quel autre qui ne partage pas le cadre de référence de l'océan), est vouée à l'échec. L'analogie, dans *Solaris*, est impossible puisque rien dans le système encyclopédique des humains ne permet de faire la jonction avec le système logique de référence de l'océan. Ainsi, les seules certitudes des humains, en ce qui a trait à la planète, sont de l'ordre de la description, mais celle-ci n'est pas neutre : elle repose aussi sur les catégories de la perception et du savoir humains. Puisque la perspective globale, objective, n'est pas possible, les personnages perçoivent la réalité de façon toujours médiatisée et l'accès direct au savoir n'est jamais possible.

Le paradigme absent

Dans son article, Marc Angenot avance l'idée suivant laquelle les univers à la fois distanciés et intelligibles qui caractérisent la science-fiction sont créés par des signes qui indiquent l'altérité, mais dont les paradigmes respectifs sont toujours absents. Ces avancées théoriques prennent un relief surprenant en regard de cette dynamique du contact impossible que l'on retrouve dans *Solaris*. En effet, fidèle à la cohérence qui caractérise l'œuvre, le texte montre la structure fermée de tout système de référence dans la façon même dont il met au jour l'effet de leurre du paradigme absent. Les paradigmes de l'univers science-fictionnel, dans les textes plus conventionnels qui sont à la base de l'analyse d'Angenot,

sont des leurre, des « mirages sémiotiques » (PA, p. 76), car le texte ne tente jamais d'expliquer le paradigme en question. Dans *Solaris*, au contraire, le paradigme absent fait toujours l'objet d'une tentative d'explication, ce qui, bien sûr, se termine à chaque fois en hypothèses et en aveux d'impuissance. Les personnages (et avec eux les lecteurs) ont affaire à un paradigme absent qui, pour une fois, est présenté comme une limite. L'explication médiatisée dont le signe fait toujours l'objet dans ce roman met en relief la limite de ce signe, car l'explication rigoureuse est toujours réduite à une symbolisation, à une comparaison insuffisante et réductrice avec un phénomène humain approchant. La nature pleine du signe est ici évacuée : l'explication a beau tenter de donner une substance au signe, elle n'arrive qu'à le symboliser, à le couvrir par d'autres signes, sans espoir de stabiliser l'interprétation.

Ces tentatives constantes pour expliquer l'inexplicable ont pour effet de substituer aux « blancs » traditionnels que le lecteur doit remplir, des hypothèses toujours renouvelées et modalisées. C'est pourquoi on peut proposer une hypothèse de lecture qui, sans invalider celles que l'on peut avancer, montre une autre facette de cette rigoureuse fermeture des systèmes de référence. Ces constantes hypothèses, qui ont pour effet de mettre au jour le vide sémantique de l'univers science-fictionnel, manifestent un refus des paradoxes et de la polysémie. Le texte a une structure totalement consistante puisqu'il substitue au leurre traditionnel, qui permet au lecteur d'imaginer là où le texte laisse des blancs, une explication qui s'interroge toujours sur son degré de réalité. Le texte déplace, de ce fait, le travail de reconstitution d'une exo-encyclopédie vers un doute métafictionnel sur les capacités du genre science-fictionnel à expliquer l'altérité. Ce déplacement a pour effet de présenter un texte totalement cohérent dans la mesure où la fiction explique le travail du leurre *a contrario* par une fiction où celui-ci fait face à ses propres limites.

Ainsi, dans cette œuvre de Stanislas Lem, le signe est toujours insuffisant pour décrire la réalité complexe. Le roman montre bien que le lecteur de science-fiction est toujours laissé à lui-même, retrouvant toujours dans la science-fiction une fraction de son encyclopédie. L'étrange, le futur et l'extra-terrestre sont des facteurs de distanciation qui, comme l'a bien montré Lem, n'ont que peu de chance d'être compris. Comme la modélisation mathématique qui, par sa rigueur et sa spécialisation, prétend rendre compte plus efficacement de la réalité complexe qui nous entoure, Lem a écrit une œuvre qui, dans son investigation du réel, respecte

rigoureusement les limites du monde empirique. Contrairement aux textes sciences-fictionnels qui, en voulant transcender cette limite épistémologique, donnent à lire un exotisme facile et trompeur, *Solaris* montre que nos cadres de référence sont inaptes à domestiquer des réalités radicalement différentes des nôtres. On peut même se demander si, en cela, l'œuvre ne produit pas un leurre plus fascinant et plus convaincant que ceux que l'on retrouve dans les textes de science-fiction plus traditionnels. Le texte de Lem innove donc à une époque où il est peu courant de proposer des œuvres où l'intrigue est aussi fermement évacuée au profit d'un discours quasi épistémologique. D'ailleurs, cette tendance est encore plus accentuée dans un autre roman de Lem, proche de *Solaris* à bien des égards : *La voix du maître*⁷, qui tient plus du rapport de recherche que de l'intrigue romanesque.

En conférant une portée philosophique à ses œuvres, Lem semble avoir tenté de se démarquer d'un courant traditionnel de science-fiction qu'il ne considérait pas digne d'intérêt. De plus, la recherche structurelle que l'on retrouve dans *Le congrès de futurologie*⁸ apporte une dimension exploratoire et littéraire supplémentaire à son œuvre : le héros de ce roman kaléidoscopique passe constamment d'une réalité trompeuse à une autre réalité qui se révélera tout aussi illusoire, à mesure que les effets hallucinogènes d'une drogue s'estompent, mais pour être remplacés par ceux d'une nouvelle drogue plus insidieuse que les précédentes. Si on peut ainsi remarquer dans les romans de Lem une démarche manifestement littéraire, ses écrits polémiques révèlent un auteur qui ne croit pas en la valeur littéraire de la science-fiction. Cette dernière, dit-il, reste un genre esclave de sa dimension économique et des attentes infantiles de son lectorat, si bien que la hiérarchie existant entre la littérature et les genres populaires (paralittéraires) n'est pas négociable et que si la science-fiction peut parfois s'élever au-dessus des lieux communs attendus du lectorat, elle reste un sous-genre :

Tout ce phénomène ne mériterait guère qu'on s'y attarde, si ce n'était que la science-fiction a été élevée à un tel niveau de kitsch et de mystification qu'elle devient une force dont nous devons

7. Stanislas Lem, *La voix du maître* [1968], traduit du polonais par Anna Posner, Paris, Denoël, coll. « Présence du futur », 1976.

8. Stanislas Lem, *Le congrès de futurologie* [1971], traduit du polonais par Dominique Sila avec la collaboration d'Anna Labedzka, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Science-fiction », 1976.

tenir compte. Par kitsch, j'entends une forme littéraire qui prétend être la mythologie d'une civilisation technologique alors qu'il ne s'agit en fait que d'une écriture médiocre maintenue tant bien que mal à l'aide de dialogues maladroits⁹.

Sans nous prononcer sur les qualités stylistiques de *Solaris* — difficiles de toute façon à évaluer puisque nous lisons une traduction —, force est de constater que, dans ce roman, Lem ne se contente pas d'éviter la maladresse des dialogues mais, en interrogeant systématiquement la possibilité d'une communication extra-terrestre, nous force à admettre la complexité structurelle que peut atteindre les « dialogues » lorsqu'ils engagent des interlocuteurs dont l'altérité réciproque est radicale.

9. « The whole phenomenon would not be worth further discussion were it not that sci-fi appears to have been elevated to a level of both kitsch and mystification that make it a force to be reckoned with. By kitsch, I mean a literary form that claims to be a mythology of technological civilization while in fact it is simply bad writing tacked together with wooden dialogue ». Stanislas Lem, « Looking Down on Science Fiction : A Novelist's Choice for the World's Worst Writing », dans *Science Fiction Studies*, Montréal, vol. 4, 1977, p. 127-128 ; je traduis.